

# Une inspection peu militaire

Autor(en): **Chery, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 10

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227391>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Une inspection peu militaire



*Un peu partout dans le canton, les inspections militaires ont lieu. Aussi ce récit prend-il toute son actualité et ne laisse-t-il pas de montrer les aspects parfois imprévus, pour certains, que peut revêtir cet événement dans la vie du citoyen-soldat vaudois.*

On dit qu'il n'y a que chez nous qu'on fait des inspections. A vrai dire, personne ne saurait se plaindre de cette originalité, même (et surtout) si ça vous coupe une semaine en pleine moisson.

Ainsi, à la mienne, à celle qui marqua la fin d'une misérable vie au service de mon pays, et je dis misérable parce que jamais je n'ai été capable de sortir de mon grade de soldat, tout le monde était content de se retrouver avec le haratin gris-vert étalé sur les sacs, avec une gamelle dans la main droite et la gourde dans l'autre, avec le fusil complètement désossé en avant du pied gauche et la boîte à graisse à remplir. Tout ça vous donne un petit air de fête qui vous permet d'afficher une agréable bonhomie.

Oui, c'est entendu, je vous en parle de cette façon parce que c'est terminé ! Vous m'auriez rencontré avant que vous ne me reconnaîtriez pas. Et vous savez peut-être pourquoi ? Non ? Alors je peux bien vous le dire en somme...

Il y en avait déjà un pair ou deux avant moi qui n'avaient pas leurs ustensiles bien en ordre : vous voyez ça d'ici : un couteau rouillé, une fourchette qu'on aurait pas besoin de tremper dans sa gamelle, tant il reste de tambouille autour, une godasse qui a brûlé, en rentrant d'un exercice de pompe, sur le devant de la cheminée.

Tout ça ne veut pas dire que j'étais en ordre : j'essaie simplement de me trouver des excuses et surtout des gens dans le même genre. Ce n'est pas que je ne veuille endosser la responsabilité d'une affaire qui a fait le tour du district, mais on a souvent de la peine à écrire sa confession. Ainsi donc, mon tour approchait, et rudement vite, même... quand tout à coup, le major me regarde d'un air un peu sévère :

— Eh bien, qu'il me fait, et votre fusil ?

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais des galons ça m'a toujours impressionné, même depuis que mon fils est caporal. C'est vous dire qu'un major ne faisait qu'une bouchée du trouffion que j'essayais d'être. Et comme je ne répondais pas, il me redemanda :

— Alors, votre fusil ?...

Cette fois, j'ai fait un effort et j'ai réussi à bredouiller, en devenant rouge comme une jeune fille...

— Mon major, je l'ai...

Et je me suis tu, accablé de honte. Mais le major, lui, ne l'a pas entendu de cette oreille :

— Comment, a-t-il fait, il est gelé ? Ah ! mon gaillard, je ne vous conseille pas de jouer au fou avec moi, ça ne prend plus. Alors, ce fusil ?

De voir que le major croyait mon fusil gelé, je me suis mis à rire et j'ai pu me

rattraper juste avant que mon supérieur me fasse passer le goût du lit pendant une bonne semaine.

— Non, mon major, que je lui fait, il n'est pas gelé, mais je l'ai...

Et pour finir, c'est moi qui me suis gelé ; pendant au moins cinq minutes, je n'ai pu articuler un seul mot, tant les yeux de l'inspecteur jetaient d'éclairs.

Enfin, j'ai pu dire au major de quoi il en retournait :

— Mon major, ce matin j'ai eu une petite discussion avec la femme, rapport à ma rentrée cette nuit, et ma foi, elle s'est mise un peu en colère... et j'ai dû me dépêcher de sauter dans le train, en ayant juste le temps d'attraper mon sac, tant elle me royait dessus. Alors, je me suis dit que je ferais tout de même mieux de descendre sans fusil que de ne pas descendre du tout. Mais, mon major, si vous voulez, vous pouvez aller voir que je ne suis pas un menteur : Vous trouverez, si ma femme ne m'a pas joué un tour, mon fusil tout démonté sur la table de la cuisine.

C'en fut trop ! Un moment je me suis dit que j'aurais bien dû ne pas venir à cette inspection. Tout le monde se tordait les côtes que j'en étais malade de peur. Ma foi, n'est-ce pas, quand on fait son devoir jusqu'au bout sans un jour de clou, ce serait vraiment de la vergogne que d'y aller à sa dernière inspection !

Aussi, quand le major a ordonné un magnifique « Silence ! », je me penchais déjà vers Arthur, l'ordonnance du 3, pour lui dire de raconter à ma femme ce qui s'était passé et que je ne rentrerai probablement pas d'ici quelques jours. Je n'ai heureusement pas eu besoin d'en arriver là : le major, vous savez, un vrai gentil garçon, de par Lausanne, mais pas fier pour un sou, un de ces officiers qu'on suivrait au bout du monde rien que pour avoir l'honneur de mourir avec lui, un frère quoi, sauf le respect qu'on lui doit, le major donc, m'a regardé bien en face et m'a dit :

— Est-elle vraie, votre histoire ? Si on

montait, trouverait-on ce fusil ? ou bien est-il si rouillé que vous ne vouliez pas traîner une rousse derrière vous, rapport à la scène de ménage ?

Ces accusation me firent retrouver l'usage de la parole, et je me suis un peu cabré :

— Je vous garantis, mon major, que je vous dis la vérité. D'ailleurs, vous n'avez qu'à téléphoner à ma femme : vous appelez...

Et moi de lui donner toutes les instructions nécessaires.

Le voilà donc parti pour un moment ! Un moment pendant lequel je ne brillais guère, car ma femme pouvait bien me jouer un tour à sa façon pour se venger. Heureusement que les copains me remontaient un peu le moral :

— T'en fais pas trop, me disait Arthur, on ne met pas les gens dedans pour une si crouïe histoire, ce serait bien trop bête !

C'est aussi ce que je me disais, mais avec les inspecteurs, on ne sait jamais : depuis qu'un m'avait tiré les oreilles à l'école parce que je ne savais pas qui était Jules-César, je me suis toujours un peu méfié.

J'en étais là lorsque le major revint :

— Oui, me dit-il, vous ne m'avez pas menti...

Sur ce, je commençais à me rengorger, mais il ne m'en laissa guère le temps et poursuivit :

— Vous avez néanmoins commis une faute grave, que je ne vous pardonnerai pas.

Et il se tut, se contentant de me regarder dans le blanc des yeux, moi qui commençais à me voir au château, au troisième étage, avec le préfet qui me disait :

— Ouais, tu en as fait de belles !

Je vous assure que j'étais mal à mon aise, surtout parce que le préfet avait fait tout son service avec moi...

Le major, me ramenant sur le terrain de la réalité, reprit :

— Que je ne vous pardonnerai pas. Mais comme je trouve que vous êtes suffi-

samment puni, je ne veux à aucun prix vous accabler davantage. Rompez !

Au diable si je comprenais !

Mais, au retour, voyant la fureur de ma bourgeoise, je compris. Elle s'était tellement énervée au téléphone, m'avait baptisé de tant de noms d'oiseaux, avait surtout recommandé au major de me garder le plus longtemps possible pour être débarrassée de moi, qu'il a eu pitié, mais oui, pitié de moi !

Aussi, vous devez bien penser que je suis pas rentré chez moi ce soir-là : avec l'Arthur, on est allé fêter ça assez tard, suffisamment pour que la femme recommence son manège. Mais ça n'a pas pris :

— Non, mais des fois, maintenant que le major a reconnu que je me punissais assez moi-même, tu veux encore t'en mêler ? On va bien voir.

Depuis, elle fila doux...

Ce que c'est que la force du seigneur et maître, tout de même !

*Jean-Pierre Chery.*

---

## DONNEZ LA PREFERENCE

aux annonceurs  
du « Nouveau Conteur Vaudois ».

# Soyez de votre temps !

La vie actuelle exige beaucoup de vous, Mesdames, aussi économisez temps et peine en utilisant des appareils ménagers modernes.

Sans grever lourdement votre budget, devenez propriétaire

d'une cuisinière électrique ou à gaz

d'une machine à laver

d'un aspirateur à poussière

d'une armoire frigorifique

par le nouveau système de vente-location qu'ont organisé les Grands Magasins Innovation S. A. de Lausanne. Les conditions vraiment accessibles à tous, vous permettront d'acquérir les appareils ménagers les plus perfectionnés, sans vous occasionner de grosses dépenses.

Mesdames, demandez sans aucun engagement, tous renseignements de vente-location pour l'appareil qui vous intéresse le plus spécialement, aux Grands Magasins Innovation S. A., Lausanne, Dpt Appareils ménagers.

---

## EXPRESSIONS

*Philippe Godet, si sévère pour les tournures défectueuses, les termes impropres, l'argot boulevardier et sportif, montrait, par contre, une grande indulgence pour nos expressions vaudoises. Il leur trouvait une saveur particulière « qui sentait la terre fraîchement remuée et l'honnêteté ». Il accueillit une fois d'enthousiasme le terme : « La fête veut se TENIR sur la place. » Cette idée d'une fête se tenant ainsi toute seule, comme un poupon solide sur ses bases, l'enchantait. Il lui découvrit même un sens étymologique.*

*Il existe donc des expressions nées en un coin de terre déterminé que des générations se sont transmises. Comme les produits du sol, comme l'accent, elles sentent leur origine et nul ne se trompe en les entendant. Les écrivains, les chansonniers s'en servent fièrement comme pour insuffler à leur œuvre un peu d'air du pays. Ils parviennent ainsi, non seulement à nous faire aimer leur patrie, mais à lui imprimer une originalité, un sceau très personnels. Loti et Botrel ne nous ont-ils pas fait aimer la Bretagne ? Mistral et Daudet n'ont-ils pas réussi à nous rendre la Provence plus attachante encore ?*

*Oui, les expressions du terroir sont un peu comme cette terre de la patrie que l'on emporte à la semelle de ses chaussures. Ce sont elles qui font reconnaître, dans les deux mondes et jusqu'au bout de la terre, un compatriote. M. M.-E.*